



Belgique – België
P.P. – P.B.
1040 Bruxelles 4
Brussel
BC 4848

LA LETTRE DE LA COMMUNAUTÉ

45^e année – 4^e trimestre 2020 – n°148

Numéro d'agrément postale : P 302010

Bulletin trimestriel de l'association sans but lucratif

La Communauté du Christ Libérateur

Rue du Marché-au-Charbon, 42 – 1000 Bruxelles

LA COMMUNAUTÉ DU CHRIST LIBÉRATEUR

GROUPE DE CHRÉTIENS, GAYS ET LESBIENNES – ASBL

Adresse : rue du Marché-au-Charbon, 42, 1000 Bruxelles

Téléphone : 0475/91.59.91

Courriel : ccl@ccl-be.net

Compte bancaire : BE85 0682 1131 2406

Fonds de solidarité : BE85 0682 1131 2406 avec en communication la mention « Fonds de solidarité »

Site internet : <http://www.ccl-be.net/>

Membre de la Coordination Holebi Bruxelles et d'Arc-en-ciel Wallonie.

NOS ACTIVITÉS GÉNÉRALES

Week-ends de réflexion sur différents thèmes et récollections. Participation à la Gay Pride. Animation d'une veillée de prière pour les malades du sida. Souper de Noël. Réunion de prière : à Bruxelles, le 1^{er} vendredi du mois, à 19h00.

LES ANTENNES LOCALES

■ Bruxelles : bxl@ccl-be.net

Réunion mensuelle le deuxième dimanche du mois à 19h00 à 1000 Bruxelles.

■ Liège : liege@ccl-be.net

Réunion mensuelle le dernier vendredi du mois à 19h30 pour partager nos expériences, nos témoignages, notre vécu.

■ Namur-Luxembourg : namur@ccl-be.net

À la fois, lieu d'accueil, de convivialité et de dialogue, l'antenne Namur-Luxembourg de la CCL se réunit à Assesse, chaque troisième vendredi du mois, à 19h30.

SERVICES COMMUNAUTAIRES

■ Entretiens possibles avec un prêtre, un pasteur ou un animateur, sur demande.

■ Permanence téléphonique : n'hésitez pas à demander toutes les informations sur nos rencontres, nos activités, les associations sœurs et amies, les lignes d'écoute téléphonique, etc. Vous pouvez former le 0475/91.59.91. En cas d'absence, laissez un message sur la boîte vocale.

■ La Lettre de la Communauté : bulletin trimestriel de l'association. Il est possible de télécharger les anciens numéros, sur notre site internet, à la rubrique « Archives ».

Les articles de la Lettre n'engagent que leurs auteurs. Ils n'expriment pas nécessairement la position du conseil d'administration ni de l'éditeur responsable.

Éditeur responsable : E. Arcq, rue du Marché-au-Charbon, 42, 1000 Bruxelles.

Mise en page : P. Voland

LE MOT DU PRÉSIDENT

Nous avons entendu lors de notre célébration virtuelle par Zoom le samedi 19 décembre le texte de l'Annonciation en route vers Noël.

Noël, c'est le souvenir de la naissance du Christ et du mystère de l'incarnation. Dieu s'est fait homme. C'est la venue du Messie qui était attendu par les Juifs.

Noël, c'est donc l'espoir de voir se réaliser des choses que nous attendions. « Le meilleur est à venir, tout n'est pas perdu » comme a dit Enzo dans son homélie.

Noël, c'est le commencement, le départ et plus particulièrement cette année nous pouvons même dire un *nouveau* départ.

Le Seigneur est toujours là à nos côtés et Il nous aime tels que nous sommes.

Le mot « Noël » évoque la fête de Noël, la trêve de Noël, le village de Noël, la magie de Noël, le sapin

de Noël, le Père Noël, les illuminations de Noël, les vacances de Noël...

Pour nous, à la Communauté, c'est surtout la célébration de la veillée, le repas partagé et l'échange des cadeaux au cours d'une soirée conviviale.

Malheureusement cette année, rien de tout cela. Pourtant une petite équipe a préparé et organisé la célébration afin que nous puissions nous retrouver via la grande toile qu'est internet, la toile qui relie les gens entre eux.

Au nom de tous les membres de notre association, je remercie celles et ceux qui ont organisé des activités qui ont permis de garder des liens entre nous depuis le début du premier confinement en mars dernier, que ce soit la visite guidée à Charleroi, l'assemblée générale annuelle reportée, les

réunions d'antenne virtuelles et enfin la veillée de ce 19 décembre.

Espérons que nous pourrons nous revoir bientôt en « présentiel » (pour utiliser le mot à la mode en 2020). Nous allons d'ailleurs déjà réserver les dates de la prochaine retraite, un grand événement qui nous a aussi manqué cette année.

À toutes et à tous, au nom du conseil d'administration, je vous souhaite un joyeux Noël et une année 2021 libérée.

Vincent

LA VIE DE LA COMMUNAUTÉ

LES RÉUNIONS DE L'ANTENNE DE BRUXELLES

J'avais pensé faire la réunion du mois d'octobre en présentiel comme certains l'espéraient, mais les conditions d'occupation du local étaient trop strictes de sorte qu'il a fallu se résoudre au virtuel. Quelques jours plus tard, le confinement était d'ailleurs rétabli. Il serait difficile de faire un résumé de cette réunion sans mettre à mal le contenu de certains témoignages. Je laisserai donc à cette rencontre sa pleine dimension de l'entre soi.

En novembre, nous avons accueilli Virginie, la première femme présente à une réunion depuis plusieurs années. Pour penser aux victimes ignorées de la pandémie et du confinement, j'avais invité Laurent Van Hoorebeke, le coordinateur de l'asbl Alias, une association qui vient en aide aux jeunes prostitués de rue masculins à Bruxelles. Si, pour beaucoup, ce sujet s'apparentait à de l'abstrait, la rencontre a bien mis en lumière sa réalité plus proche de nous qu'on ne peut le penser. Avec beaucoup de patience, Laurent nous a minutieusement présenté son association et la réalité du terrain. Les jeunes prostitués sont le plus souvent issus de l'immigration, clandestins pour la plupart. Le confinement les soumet à la plus grande précarité sociale et financière, ainsi qu'aux dangers de la rue, particulièrement pour les personnes trans. Il a aussi abordé un sujet plus tabou, la prostitution d'étudiants de l'enseignement supérieur, qui arrondissent leur fin de mois de cette manière.

Contrairement à ce que l'on peut lire sur les réseaux sociaux ou dans la presse, cela ne concerne pas que les jeunes filles.

La principale difficulté à laquelle se heurte l'association, c'est le manque d'un financement pérenne, car les subsides arrivent au compte-gouttes, empêchent une stabilisation du personnel et épuisent les responsables en démarches administratives, comme pour beaucoup d'autres associations du même type.

Nous sommes arrivés au bout d'un échange très riche sans avoir pu aborder certains aspects comme la « reconversion » des travailleurs du sexe (mis à l'écart par la demande de nouveauté de la part de la clientèle) ou le profil des clients. Voilà des aspects qui mériteraient un autre débat qui pourrait aussi intéresser les autres antennes.

Pour essayer de conjurer la morosité ambiante, nous avons consacré la rencontre du mois de décembre aux souvenirs de nos Noëls d'enfance ou d'autres plus récents qui nous ont particulièrement marqués.

Marc Beumier

LA CCL ET LE RÉSEAU MONDIAL DES CATHOLIQUES ARC-EN-CIEL

Sur la suggestion d'associations sœurs européennes et suite à la décision de notre conseil d'administration, la CCL a présenté cette année sa demande d'admission au Réseau mondial des catholiques arc-en-ciel (en anglais GNRC, Global Network of Rainbow Catholics). Ce réseau rassemble des groupes catholiques LGBTI de partout dans le monde. Le GNRC œuvre pour l'inclusion, la dignité et l'égalité des personnes LGBTI dans l'Église catholique romaine et dans la société. Après examen selon la procédure établie, le conseil d'administration du GNRC vient de nous informer de l'acceptation de notre candidature. Bien que la CCL ne se présente pas comme une association catholique, mais plutôt œcuménique, elle est maintenant, comme ils le disent, membre de la « Global Family ».

Le GNRC est né à Rome en 2014 de manière informelle lors d'une réunion regroupant des personnes issues de 11 pays différents. Un an plus tard, il est fondé de manière officielle. Les deux événements sont parrainés par le Forum européen LGBTI. Aujourd'hui, le réseau compte 42 associations membres issues de 30 pays des cinq continents. Avec la CCL, c'est la Belgique qui rejoint maintenant ce réseau. C'est Aleš qui sera notre personne de contact avec le GNRC.

Les raisons d'être et les objectifs clés du GNRC :

- 1) *Prophétie et justice*. Nous reconnaissons, soutenons et élevons la voix des personnes LGBTI et de tous ceux qui sont marginalisés dans

l'Église catholique et dans la société. Ces groupes comprennent les minorités raciales, de genre et sexuelles. Nous plaidons pour ceux qui souffrent de violence, de préjugés, de persécution et de criminalisation en raison de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre. Nous encourageons une culture d'égalité des droits et d'acceptation. Nous promovons l'égalité des femmes dans l'Église catholique.

- 2) *Dialogue*. Nous travaillons pour connecter les catholiques LGBTI les uns avec les autres et avec l'église au sens large. Nous promovons le dialogue avec les théologiens, les dirigeants de l'Église et les laïcs pour faciliter la pratique pastorale, la réflexion théologique et le développement doctrinal.
- 3) *Inclusion*. Nous respectons les différentes expériences culturelles que les personnes LGBTI rencontrent à travers le monde. Nous visons une représentation équitable des peuples de toutes les régions, nations et cultures dans l'Église, la société et notre propre réseau. Nous développons une culture d'inclusivité et de compréhension dans notre réseau. Parmi nos membres, nous soutenons la collaboration, le développement de ressources et le partage d'idées et de bonnes pratiques.
- 4) *Développement de la spiritualité et de la foi*. Nous partageons nos spiritualités, nos sensibilités et notre foi les uns avec les autres, avec d'autres personnes LGBTI et avec toute l'Église. Nous nous efforçons d'éduquer les dirigeants, les institutions et le public catholiques sur les dons spirituels que les personnes LGBTI apportent à l'Église. Nous encourageons l'église à soutenir et à accueillir les activités pastorales qui respectent la diversité des spiritualités LGBTI et à atteindre les personnes LGBTI qui se sentent écartées de l'église.

Pour plus d'informations : <http://rainbowcatholics.org/>

DEVENIR VIVANT EN CHRIST

C'est sous ce titre que James Alison a publié, le 13 août 2020 sur le site *The Christian Century*¹, le récit autobiographique qu'on lira ci-dessous traduit en français. L'article est sous-titré : « La théologie n'était pas facultative pour moi quand j'étais enfant. C'était une question de vie ou de mort. » Il s'agissait pour lui de donner un témoignage personnel en réponse à la question « How my mind has changed », qu'on peut traduire par « Comment j'ai changé de conviction ».

Ma première réaction à la question « comment j'ai changé de conviction » a été de raconter mes erreurs. J'ai supposé, après avoir écrit un livre intitulé *The joy of being wrong* (traduit en français sous le titre *Le péché originel à la lumière de la Résurrection*, Cerf), que je pourrais aborder le sujet simplement en m'engageant dans une rétractation festive. À la réflexion, la question demande quelque chose de beaucoup plus subtil.

Il s'avère que ma conviction n'a que peu d'importance. Ce qui est important, c'est de savoir « qui » l'a changée. Le grand Qui et les nombreux qui et quoi secondaires que nous représentons tous les uns pour les autres dans nos interactions sur terre. Pour moi, ces interactions secondaires se produisent à la lumière du principal changeur de conviction, Celui en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être (Ac 17,26). Celui de

¹<https://www.christiancentury.org/article/how-my-mind-has-changed/brought-life-christ>

qui nous pouvons aussi de temps en temps expérimenter des grâces directes.

Le privilège d'être en mesure d'écrire cet essai m'est parvenu par des moyens tout à fait conventionnels : le développement au cours de ma vie des trois leviers typiques par lesquels notre esprit peut être transformé, les dons que l'on appelle la foi, l'espérance et la charité. Ce sont les voies dynamiques par lesquelles Dieu notre Sauveur nous fait sortir des enclos obscurs, à moitié formés, de nos corps, et donc de nos esprits, pour commencer à prendre plaisir à être à l'image de Dieu, appelés à la vie.

LE BERCEAU FAMILIAL

Comment ces leviers ont-ils réussi à agir en moi ? John Stott, le défunt « pape » de l'anglicanisme évangélique, m'a baptisé quand j'étais enfant. Je n'ai connu Stott que lorsque j'étais enfant, donc jamais de près. Je ne sais pas s'il croyait en la validité du baptême des enfants. Mon père – qui s'était converti et qui l'a eu comme mentor jusqu'à sa mort – n'y croyait pas. Je me souviens que mon père m'a expliqué que lui et ma mère allaient au ciel parce qu'ils avaient été sauvés, alors que nous, les enfants, n'avions pas encore été sauvés, même s'il espérait que nous le serions un jour.

Néanmoins, mon baptême trinitaire dans l'Église d'Angleterre semble avoir eu de l'effet. La dernière fois que j'ai vu Stott, il était assis au fond de l'église lors des funérailles de mon père : son choix d'une place modeste sous-estimait grandement son importance pour mon père. J'espère qu'en tant que poulain échappé de l'écurie de saint Dominique, je ne représente pas une trahison trop grotesque du prêcheur à la Stott que mon père aurait tant aimé que je devinsse.

Mais cette évolution, chez moi, des vertus théologiques reçues au baptême, comme elle est étrangement différente de tout ce que Stott, mon père ou moi aurions pu imaginer ! À côté de l'évangélisme rigide de mon père, il y avait ma mère, une convertie de Billy Graham, d'une intelligence très grande, mais non formée : elle avait, comme tant de femmes de sa génération, sacrifié ses études supérieures pour devenir une ménagère. Elle a souffert jusqu'à un âge très avancé d'une intense hyper religiosité. Chez elle, les démons et les sorcières étaient omniprésents, et les théories du complot dominaient ses opinions politiques et religieuses.

Je me sentais incapable d'être chrétien, mais mon plan était de devenir le meilleur faux chrétien possible.

Pour une raison quelconque, j'ai ressenti le besoin, même enfant, de protester en faveur de la rationalité. Rapidement j'ai été catalogué comme « moqueur et railleur », un personnage diabolique. Ainsi, lorsque j'ai été envoyé en pension à l'âge de huit ans, en plus des formes normales de dépossession et d'abandon que ressentent ces enfants, j'ai emporté avec moi quelque chose de l'hyper vigilance religieuse de ma mère. J'étais loin de me douter que je deviendrais celui contre laquelle une telle vigilance est vaine.

UN PÉDÉ THÉOLOGIE

Dans cette école de garçons, à l'âge de neuf ans, j'ai découvert le combat de ma vie. Je suis tombé amoureux d'un camarade de classe, d'une beauté stupéfiante à mes yeux. Ce fut une expérience bouleversante, car, bien que ce ne fût pas réciproque et que je n'eusse pas de langage à la hauteur de mes sentiments, je savais que c'était réel. Ici, pour la première fois, en lisant la Bible après l'extinction des feux (car nous étions envoyés au lit à 19 heures, mais en été, la nuit tombait seulement après

22 heures), j'ai réalisé qu'il y avait quelque chose de vrai dans l'Évangile, que cela avait un rapport avec ce que je vivais, et que ce n'était sûrement pas la même chose que la religion de mes parents.

Quelques mois plus tard, un compagnon un peu plus âgé m'a dit ce qu'était un pédé. J'ai tout de suite su que j'en étais un, quelque peu soulagé de savoir qu'il y avait un mot qui désignait mon expérience. J'ai réalisé presque aussi instantanément que j'étais maintenant à la dérive sur un océan d'impossibilité, que j'étais une abomination, que je n'arriverais jamais à bon port, que j'avais perdu mes parents et, pire encore, que mon amour ne pouvait faire que du mal. Ceux que j'aimais, je devrais les protéger contre moi-même.

Conscient que Jésus ne voudrait pas de moi, mon plan était de devenir le meilleur faux chrétien possible. Pour le cas où, plutôt que l'enfer qui m'ouvrirait sa porte, Dieu pouvait un jour au moins approuver mes tentatives de limiter les dégâts. La panique provoquée par cette expérience entre neuf et onze ans, ainsi que l'incapacité à former des relations stables qu'elle a provoquée en moi, que ce soit sur le plan personnel ou professionnel, ne se dissipera finalement que 50 ans plus tard.

Le Tout-Puissant, peu impressionné par ma posture de démon essayant constamment de se couper ses propres ailes, m'a donné ma prochaine expérience d'amour non partagé : un camarade de classe catholique. Avec lui, j'ai eu un aperçu d'une version du christianisme dans laquelle je pourrais, après tout, être sauvé. Au cours des années suivantes de mon adolescence, j'ai senti que la différence se situait dans le domaine du péché originel. Dans le monde déchu de dépravation totale que mon père enseignait, il n'y aurait manifestement pas de salut pour moi. Mais peut-être que dans un monde où Dieu semblait plus détendu à propos de la création, trouverais-je un peu de place ?

Mais déjà j'avais entrevu la spécificité du christianisme catholique. L'expression « la grâce perfectionne la nature » n'est entrée dans ma conscience que des années plus tard, mais le sentiment que quelque chose comme cela devait être le cas était déjà à l'œuvre en moi.

Je décris tout cela pour faire ressortir quelque chose de mon rapport avec la théologie. Bien que je ne l'aie pas compris à l'époque, la théologie n'était pas facultative pour moi. C'était une question de vie ou de mort. Un professeur d'anglais à Eton a fait remarquer que je pensais plus comme un théologien que comme un critique littéraire. J'ai ri en l'entendant, mais lorsque je suis arrivé à l'Université d'Oxford en 1978, ayant récemment fait savoir que j'étais gay et étant devenu catholique, j'avais perdu à jamais le monde de mon enfance et la sécurité d'y appartenir. J'ai failli me suicider au cours de ma première année à Oxford, en subissant ce que je comprends maintenant comme une crise psychotique. (Je pensais à l'époque être possédé, mais un vieux jésuite rationnel, dont le visage ressemblait étrangement à la momie de Ramsès II, a mis fin à tout ça).

Quelques mois après avoir commencé mes études d'espagnol et d'histoire, j'ai perdu tout intérêt pour cette dernière discipline. Seule la partie linguistique de l'espagnol, mon billet de sortie du pays et de la culture dans laquelle j'ai été élevé, a retenu mon attention. Au lieu de cela, je dévorais des textes spirituels par désespoir. Je savais que je n'aurais pas de vie, du moins pas de vie valable, sans avoir résolu la question de savoir si quelqu'un comme moi pouvait avoir une foi réelle et pouvait être amené à la vie.

Le Seigneur dans sa bonté m'a donné un ami mexicain à l'université qui m'a fait connaître la pensée de Thomas d'Aquin, et j'ai commencé à aimer la sérénité, la logique claire, que son approche du christianisme incarne. Je l'ai vu se refléter dans les quelques dominicains anglais que

j'ai rencontrés à cette époque, car ils n'étaient pas du tout encombrés par des dévotions pointilleuses ou des bizarreries sectaires.

Bientôt, j'ai été l'un des six étudiants britanniques choisis pour aller à Mexico dans le cadre d'un échange. Une fois dans cette légendaire mégapole, j'ai été invité à vivre avec la famille de mon ami mexicain – et c'est à eux que je dois ma survie. Leur douce compagnie décontractée m'a fait revenir de la douleur de la crise psychotique, m'a ouvert à des amitiés qui ont duré toute une vie, et m'a orienté vers les dominicains mexicains.

DIEU ÉTAIT JUSTE LÀ

Ayant clairement reçu le don de la foi catholique, sous une forme tellement évidente pour le prêtre qui m'a reçu dans l'Église que quelques semaines d'instruction ont suffi, c'est à cette époque, au Mexique et grâce aux conseils de Daniel Ulloa, de Raúl Vera, et du regretté Oscar Mayorga, que ma foi a commencé à devenir sereine. Mes inquiétudes et ma peur d'être homosexuel étaient encore très présentes. Mais avec la pensée que Dieu était juste là, qu'il était beaucoup, beaucoup plus grand que ma panique, et que je faisais effectivement partie de l'Église, ma difficulté fondamentale avec Dieu s'est lentement résolue.

Alors que je quittais le Mexique pour retourner au Royaume-Uni en 1983, dans l'espoir de poursuivre mes études avec les dominicains anglais, j'ai lu un article de Newsweek concernant une série d'infections déconcertantes qui ont entraîné une mort rapide chez des homosexuels de San Francisco et de New York. Finalement le sida, comme on l'a nommé, serait la toile de fond de la prochaine décennie de ma vie, et un élément formateur dont l'importance dans mon changement d'avis ne peut être surestimée. Rétrospectivement, si je n'avais pas passé les années 1981-1995 chez les dominicains, et donc avec très peu d'activité sexuelle, je ne

serais pas plus en vie aujourd'hui que ne le sont mon premier petit ami, nos amis communs et une grande partie du reste de ma génération d'hommes gays.

Mais avant d'en arriver au sida : quel privilège étaient les années que j'ai passées à étudier avec les dominicains anglais à Oxford ! Le désormais légendaire Herbert McCabe était un maître des novices gentiment décontracté, un merveilleux professeur et une sorte de figure paternelle pour moi. Tout le contraire de mon père, par ses idées politiques socialistes et sa passion pour la cause irlandaise, il ne m'a jamais fait sentir coupable par association, et nous partageons un véritable respect.

RENÉ GIRARD CHEZ LES DOMINICAINS

Il serait injuste de citer des noms parmi les autres magnifiques professeurs, modèles et amis qui m'ont influencé, car ils sont toujours parmi les vivants. Mais peu à peu, j'ai pu nager au moins dans la partie peu profonde de leur très riche et subtil thomisme, bien différent de la néo-scholastique qui imprègne tant le jargon officiel catholique. C'est la sérénité et l'ouverture d'esprit de cette pensée et la façon de vivre sans complexe qui l'accompagne qui m'ont tant fait sortir du monde binaire dans lequel j'avais été élevé et qui ont apaisé la panique qu'elle avait provoquée. Et c'est par ces professeurs que j'ai entendu pour la première fois le nom de René Girard.

Quand j'ai lu Girard, c'était comme si j'avais attendu toute ma vie sa pensée : une seule intuition concernant la relation entre l'imitation, le désir et la violence. Les chemins anthropologiques, psychologiques et littéraires qui s'ouvrent à partir de sa compréhension ont eu tellement de sens pour moi que même maintenant, 35 ans plus tard, je suis encore en train de les explorer. À l'époque, il semblait qu'une bombe avait explosé.

Je me souviens avoir dit à un de mes professeurs, un philosophe très distingué : « Je n'ai qu'une seule idée, et ce n'est pas la mienne ». Avec un gémissement écossais ironique, il a répondu : « Eh bien, je suppose que c'est une demi-idée de plus que la plupart des gens. Et quand on y pense, Karl Rahner n'a vraiment eu qu'une seule idée ». J'ai donc décidé d'aller de l'avant.

Girard, lentement mais sûrement, a changé (et continue de changer) mon avis dans trois domaines principaux : le salut, la Bible et ma propre psychologie. J'ai tout de suite eu l'intuition qu'il avait résolu le problème du « pourquoi » de la mort du Christ. Avec un Dieu dépourvu de colère, et avec un mécanisme humain violent pour contenir la violence qui s'est avéré omniprésent et fondamental, une approche entièrement nouvelle de l'expiation s'est ouverte à moi.

Ensuite, ayant été à la fois ennuyé et terrifié par la Bible du fait de mon éducation, j'ai soudain découvert qu'elle était devenue vivante. Passage après passage s'est éclairé de l'intérieur : d'abord des textes que Girard avait commentés, puis tant d'autres textes, alors que je transférais sa vision dans de nouveaux espaces.

Quant à ma psychologie : Girard comprend que nous sommes tous des imitateurs, désirant selon le désir d'un autre, et donc que même notre rationalité est relationnelle plutôt que principalement cérébrale. Cela a déclenché en moi la longue et lente descente de l'individu astucieux, mais sur la défensive, ayant des idées plutôt que des relations. J'avais reçu au moins une partie de l'humilité relationnelle et intellectuelle nécessaire pour commencer à étudier la théologie, pour commencer à devenir un être humain viable.

LA RIVALITÉ MIMÉTIQUE

Pendant tout ce temps, je luttais encore contre le fait d'être gay. Non pas que ce fut un problème pour les dominicains anglais. Ils traitaient cette question avec une relative ouverture d'esprit depuis les années 1920 et avaient acquis une certaine notoriété au milieu des années 1970. Leurs membres – hétéros ou homosexuels – ont continué tout au long des 35 années de marche arrière, démarrées avec Jean-Paul II, à être aussi adultes et sensés que possible dans l'Église de l'époque. En effet, mon ami Timothy Radcliffe, en tant que Maître de l'Ordre dominicain, puis écrivain et conférencier, a été un rare phare de lumière dans les temps sombres, tout comme il continue à l'être dans le pontificat beaucoup moins stressé de François.

Au milieu des années 1980, cependant, je luttais encore avec l'idée que, bien que je puisse être chrétien et membre de l'Église, il y avait quelque chose qui n'allait pas chez moi, que toute expression sexuelle était mauvaise, que toute relation suivie serait à la fois psychologiquement impossible et un péché, et que le célibat dans mon cas était une obligation plutôt qu'une option. Il m'a donc semblé que j'étais au bon endroit : dans un ordre religieux, en train de préparer des vœux solennels.

Le traitement bref et un peu bizarre que Girard fait de l'homosexualité dans son livre *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, et amélioré dans un autre ouvrage, *Les feux de l'envie : William Shakespeare*, a été un soulagement. Dans le cadre de sa polémique avec Freud, il a montré que le désir, homosexuel comme hétérosexuel, est toujours mimétique, qu'il est susceptible d'être influencé par l'envie et la rivalité, et que tout véritable travail de conversion consiste à affronter la rivalité mimétique, bien plus profonde en nous que les épiphénomènes éro-

tiques relativement malléables qu'elle engendre. De plus, dans *Le Bouc émissaire*, Girard donne un compte-rendu merveilleux et toujours valable du mécanisme du « bouc émissaire », alimenté par cette rivalité et se nourrissant de toutes sortes d'accusations stéréotypées.

LA LETTRE D'HALLOWEEN

Lorsque le journal Sun et ses détestables frères et sœurs des tabloïds ont eu vent d'un curé hospitalisé qui mourait du sida et que de gros titres sur la « peste gay » ont éclaté sur nous tous, j'ai eu les moyens de commencer à faire face à une réalité qui m'avait jusqu'alors échappé. Fin 1986, j'ai participé à un week-end de conférence sur l'Église et le sida, organisé par les dominicains anglais. À la fin de ce colloque, Rome a publié sa « lettre d'Halloween », déclarant que les actes homosexuels étaient « intrinsèquement mauvais » et que même l'inclination homosexuelle était « objectivement désordonnée » : une bombe à fragmentation avait explosé parmi nous.

Telles étaient donc les questions devant moi, lorsque je suis arrivé au Brésil à la fin de 1987 pour étudier la théologie. Les jésuites de Belo Horizonte constituaient, à l'époque, la meilleure faculté de théologie catholique au sud du Río Bravo. Plusieurs des professeurs auraient pu être des stars n'importe où. Certains étaient plus classiques et spéculatifs, comme mon superviseur, Ulpiano Vázquez. D'autres étaient plus dans la théologie de la libération dans ces années grisantes qui ont précédé la chute du Mur de Berlin. Ils m'ont donné une éducation théologique bien meilleure, je n'en doute pas, que celle que j'aurais reçue si j'étais retourné à Oxford.

Pour commencer, chaque Évangile a été le sujet d'étude d'un semestre de seize semaines (au lieu des quatre Évangiles étudiés, deux se-

maines chacun en un seul trimestre de huit semaines). C'est au Brésil, en étudiant Marc avec J. A. Ruiz de Gopegui, que j'ai été initié à l'exégète anglican J. Duncan M. Derrett. Toute capacité que j'ai à lire et à prêcher les Évangiles vient de ma lente immersion dans la saisie par Derrett du monde sémitique des jeux de mots allusifs qui sous-tendent le Nouveau Testament grec. Il avait miné ces filons en s'attirant des ricanements pour son excès d'érudition de la part de ses contemporains exégètes. Pourtant, il a compris très tôt ce qui aujourd'hui semble évident : ce qui semble érudit pour nous était des allusions familières aux auditeurs de Jésus.

C'est un théologien de la libération, J. B. Libânio, qui m'a fait découvrir pour la première fois la pensée élégante, compacte et profondément chrétienne de Joseph Ratzinger. Le cardinal de l'époque n'a pas été présenté comme un ennemi, mais comme une base de réflexion sur Jésus et l'Église, base qui a continué à me nourrir depuis lors. Même si nous avons dépassé les années difficiles où Ratzinger a dirigé l'Église, j'ai trouvé beaucoup de choses dans sa pensée qui s'accordent avec celle de Girard. Ensemble, ils m'ont permis d'imaginer et d'habiter l'Église post-cléricale qui s'approche de nous.

Tous les étudiants de la faculté jésuite de théologie devaient également s'engager dans un travail pastoral. Nous devions apprendre à réfléchir à ce que nous faisons, d'abord sur le plan sociologique et anthropologique, puis sur le plan théologique. Nos professeurs voulaient s'assurer que nous n'étions pas tentés d'imaginer que l'apprentissage de la théologie était possible partout sauf en face du serviteur souffrant.

McCabe m'avait dit : « James, chaque fois que tu écris quelque chose de théologique, arrête-toi et demande-toi : Oui, mais est-ce vrai ? » Les Compagnons de saint Ignace voulaient maintenant que je demande,

d'une manière avec laquelle McCabe aurait été entièrement d'accord,
« Où dans tout cela est le Christ crucifié ? »

« JE NE SUIS PAS LA VICTIME ICI »

Le sida est donc devenu le creuset permanent de mon apprentissage. Le sida tel qu'il était avant 1994, avec une mort si rapide, des agonies si cruelles, mais des amours si poignantes, une honte si virulente, des parcours si bizarres, une pauvreté si omniprésente et des familles si déchirées que même la personne terrifiée et obsédée par elle-même que j'étais a commencé à être entraînée dans l'orbite du Serviteur souffrant. Et je veux dire par là que j'ai commencé à entrevoir que le serviteur qui souffrait, ce n'était pas moi. Je ne suis pas la victime ici. Le centre rayonne ailleurs, et je suis, Dieu merci, à la périphérie de ce centre. Jamais je n'avais été aussi vivant que face à cette urgence.

Est-ce choquant de dire cela ? Ce n'est que dans les tranchées du sida (une métaphore de la Première Guerre mondiale qui n'est pas prise à la légère) que la pleine mesure de la logique interne de ma peur, de ma honte, de mon sentiment d'inutilité et de ma danse semisuicidaire avec la mort et le danger a pu prendre vie ; et d'autant, de trouver son interlocuteur dans la honte et la gloire de la vie et de la mort de ceux que j'accompagnais. Le privilège absolu d'être un prêtre accompagnant des personnes atteintes du sida, tout en apprenant la théologie entre des mains bénies, a permis à Jésus d'appliquer enfin un baume sur la brutalité qui avait si précocement déchiré le cœur d'un garçon de neuf ans.

Rétrospectivement, je ne m'étonne plus que, lorsque j'ai finalement terminé ma thèse de doctorat sur le péché originel en 1994, un énorme besoin se soit éteint. La question du péché originel, et donc de ma capacité à être sauvé, avait été résolue. Autrefois lecteur vorace, j'ai soudain

perdu la volonté ou la capacité de lire des livres, d'y prendre un quelconque plaisir. Ce n'est que 25 ans plus tard que je retrouve lentement cette habitude.

Il n'est pas non plus étrange que ce qui se rapproche le plus d'un « récit de vocation » ne soit devenu réel qu'en 1994. Alors que ma vie de dominicain – et tout sentiment de ce que signifiait mon statut de prêtre – commençait à s'effriter, j'ai reçu une parole ouverte et non directive : « Pais mes brebis ! ». Ce fut l'une des rares occasions où je n'ai eu aucun doute sur Qui s'adressait à moi, ou plutôt Qui, en parlant, me faisait advenir. Elle m'est venue alors que je priais devant le Saint Sacrement après une simple promenade sur un lieu de drague gay.

JE COMMENÇAIS À DEVENIR VIVANT EN CHRIST

Même pendant ces années de sida, alors que je faisais cette danse avec la mort, ma conscience était toujours liée à l'idée que quelque chose n'allait pas chez moi parce que j'étais gay. Les présomptions évangéliques avec lesquelles j'avais été élevé s'accordaient très bien avec les oripeaux aristotéliens « objectivement désordonnés » des Congrégations romaines.

Entre 1988 et 1993, je me suis soumis à trois programmes « ex-gay » : deux gérés par Leanne Payne et un intitulé « Torrents de vie », géré par Andy Comiskey. J'en suis sorti aussi gay que j'y étais entré. Cependant, dans aucun cas, moi, un adulte qui avait librement choisi d'y participer, ne me suis-je senti maltraité ou abusé. Avec le recul, je suis heureux de m'être obligé de passer par eux, même si leur principe de base était erroné. Je n'ai finalement changé mes convictions qu'après avoir, par mon obéissance, donné à l'enseignement officiel de l'Église toutes ses chances de me convaincre de sa « vérité ».

Le dernier acte de ce drame a eu lieu à la fin de 1994 avec la mort soudaine au Brésil de l'homme que j'aimais depuis plusieurs années, Laércio. Il est mort dans les trois semaines qui ont suivi sa première infection opportuniste, au moment où je faisais mes valises pour déménager du Chili au Brésil afin d'être avec lui pour ce que j'avais supposé être les derniers mois de sa vie. Son cadeau d'adieu m'est parvenu alors que j'étais, réduit en zombie par le choc et le chagrin, dans la douce chaleur d'une nuit de décembre à Santiago. C'était la conscience que notre amour avait été réel. De Dieu. Pas frivole, hédoniste ou déformé. Pré-tendre le contraire, c'était donner à Dieu un coup de pied dans les dents. L'enseignement qui avait lié ma conscience, comme celle de tant d'autres, était tout simplement faux.

La mort de Laércio m'a donné bien plus que cela. Au cours des mois suivants, j'ai perdu complètement non seulement ma peur de la mort, mais aussi toute peur de la honte de mourir du sida, et avec elle toute la dynamique autodestructrice qui m'avait animé. Au cours des deux années suivantes, alors que toutes les formes d'appartenance auxquelles je m'étais accroché désespérément s'effondraient, ma fausse personnalité a pu, enfin et dans la douleur, mourir. Sa mort a été possible parce que le don de la foi avait été tendu au point de me faire goûter, déjà maintenant, à la vie éternelle. Ce sentiment, que la mort est mystérieusement derrière moi, ne m'a pas quitté depuis. J'étais enfin mort et je commençais à devenir vivant en Christ.

Tout dans ma vie avait donc été à l'envers : le doctorat avant le sacerdoce avant le baptême. Au cours du quart de siècle qui s'est écoulé depuis 1994, ces choses ont commencé à se remettre dans l'ordre. Au fur et à mesure que mon sacerdoce baptismal s'est développé, j'ai commencé à entrer dans les choses que j'avais déjà comprises, mais sans vraiment les habiter. Ma charge ministérielle, qui consiste à donner de la chair au

mot biblique « Pais mes brebis ! », prend vie, elle est même confirmée par un appel téléphonique du pape.

Et j'ai commencé à être à nouveau capable de me diversifier intellectuellement. La redécouverte par Margaret Barker de l'« imaginaire » du Temple de l'Ancien Israël m'a permis de mieux comprendre la Bible hébraïque. À la suite de Derrett, elle a pris tout son sens grâce à Girard. Plus récemment, j'ai eu le plaisir d'être dépaysé par Ian Hodder et son équipe archéologique à Çatalhöyük en Turquie, éjecté de ma zone de confort et dans la préhistoire. Et ainsi de suite, avec tant de choses encore à venir.

Les promesses de Jésus sont vraies : j'ai reçu les sœurs et les frères, les mères et les familles dont parle l'Évangile – ainsi que, de manière assez inattendue, un fils adoptif dont le rôle dans le changement de mon esprit et de mon cœur est bien trop important pour être décrit ici. Et bien sûr, les persécutions aussi. Je ne voudrais pas qu'il en soit autrement.

LA BÉNÉDICTION POUR PARTENAIRES DE MÊME SEXE

Sous l'impulsion des évêques autrichiens, une réflexion a été menée par des spécialistes sur cette question. Elle a débouché sur la publication en mars 2020 du livre *Benediktion von gleichgeschlechtlichen Partnerschaften*, par Ewald Volgger et Florian Wegscheider, Verlag Friedrich Pustet. Un grand merci à Jean-Pierre d'avoir lu et relu cet imposant ouvrage et de nous en avoir fait ce résumé.

Ce livre reprend les différentes interventions d'un séminaire organisé par l'Université catholique de Linz (Autriche) les 17 et 18 mai 2019. Le maître de l'ouvrage en est Ewald Volgger, directeur de l'Institut d'études liturgiques et de théologie sacramentelle à ladite Université. Dans l'introduction, il explique l'origine et l'importance d'un tel séminaire : la question de la bénédiction de couples de même sexe est venue sur le tapis lors d'une réunion d'une commission liturgique de l'Église autrichienne. De plus en plus d'évêques, de théologiens et théologiennes d'Autriche, mais aussi au plan international, demandent une réflexion approfondie sur le sujet : il est temps d'avoir une position claire au point de vue de la théologie morale. Il est nécessaire que l'Église revoie sa position sur sa morale sexuelle et il est urgent de rectifier le catéchisme catholique sur ces

points. Car dans la position officielle actuelle une bénédiction reconnue n'est pas possible.

En premier lieu vient un témoignage vécu, celui de Veronika Prieler et Elisa Staub, qui sont en couple depuis plusieurs années. En 2017, elles ont officialisé leur union par un partenariat enregistré (eingetragene Partnerschaft, la forme légale d'union ouverte aux personnes de même sexe en Autriche) pour être considérées comme couple du point de vue juridique. Cela leur donne aussi une visibilité et une acceptation de la part de la société. Elles sont toutes deux des chrétiennes engagées et convaincues. Elles estiment que leur vie de foi est essentielle dans leur vie quotidienne et dans leur relation de couple. C'est pour ces raisons qu'elles désirent être reconnues par l'Église comme un couple et pouvoir un jour s'engager en tant que telles lors d'une cérémonie devant Dieu et devant l'assemblée.

Elisabeth Greif, professeure à l'Institut pour l'étude des genres de l'Université Johannes-Kepler de Linz, prend le relais avec l'évolution historique et la situation actuelle des mariages de couples de même sexe en Autriche. Elle part de la loi sur le mariage éditée en 1938, réservée bien sûr qu'aux couples hétérosexuels. C'est seulement en 2009 que l'État autrichien promulgue une loi donnant plus de vision et de sécurité aux couples homosexuels : le « partenariat enregistré ». Beaucoup d'aspects sont repris du contrat de mariage et sont identiques, mais il subsiste des différences, comme l'impossibilité d'adopter et de porter le ou les noms que l'on désire. En 2017, considérant que les différences entre ces deux formes d'union sont discriminatoires, la loi autrichienne autorise le mariage pour tous. Aujourd'hui chaque couple hétéro comme homo peut choisir lequel des deux contrats lui convient le mieux. Restent encore quelques points à clarifier au cas où un couple veut changer de contrat.

Nous en venons alors à un chapitre un peu difficile à lire si l'on ne connaît pas le grec. L'auteur, Martin Stowasser, professeur de Nouveau Testament à la Faculté de théologie de l'Université de Vienne, aborde le sujet de l'homosexualité dans la tradition biblique. L'auteur relit et analyse les textes les plus utilisés pour condamner l'homosexualité : dans l'Ancien Testament, il étudie des passages de la Genèse (19,1-29, Destruction de Sodome), du Livre des Juges (19,1-30, Crime des Gibéens) et les deux condamnations du Lévitique (18,22 et 20,13). Dans le Nouveau Testament, il cite la Lettre aux Romains (1, 26-27) et la Première Lettre aux Corinthiens (6,9 ss). Il montre que la condamnation d'une relation homosexuelle entre deux partenaires n'est pas une préoccupation essentielle dans les textes bibliques. Les récits de Sodome et de Gibéa ne sont pas des condamnations du désir éprouvé entre deux hommes, mais condamnent clairement le péché du non-accueil, du rejet de l'étranger. L'auteur nous explique aussi que par ces différents textes, que ce soit dans le judaïsme ou chez saint Paul, ils veulent clairement se différencier des mœurs rencontrées chez les peuples païens (par exemple, l'idolâtrie et l'adultère).

Sous le titre « Soyez bénis » (Gen 12,2), Martin M. Lintner, professeur de théologie morale à la Haute école de philosophie et de théologie de Brixen (Autriche), nous propose ensuite une réflexion théologique et éthique pour une bénédiction des couples de même sexe. Il part d'une déclaration faite par le synode des évêques de langue allemande en 2015, où ceux-ci demandent pardon aux mères célibataires, aux enfants nés hors mariage, aux personnes vivant ensemble sans être mariées, aux homosexuels pour l'attitude discriminatoire et de rejet de la part de l'Église. Il exprime un regret que cette déclaration n'ait pas été prise en compte lors du synode romain des évêques, et qu'aucune allusion n'y ait été faite dans *Amoris laetitia*, l'exhortation apostolique publiée par le

pape François en 2016 en conclusion de ce synode. Pour lui, l'Église ne prend pas assez en compte la souffrance de la personne en mettant trop l'accent sur son état de pécheur. Et de nous rappeler que Jésus regarde la souffrance de la personne et non son péché. Dans la deuxième partie, l'auteur rappelle que dès 1975, dans la déclaration *Persona humana*, l'Église avait voulu éviter un langage discriminatoire sur les homosexuels et avait reconnu que l'homosexualité n'est pas un choix. Elle continue néanmoins à condamner tout acte homosexuel. Plus loin, il cite et discute les arguments que l'Église avance pour maintenir cette condamnation. Dans la troisième partie, il apporte des arguments pour une bénédiction de couples de même sexe. Pour lui, l'Église doit revoir sa position en tenant compte des progrès de l'exégèse, des avancées de la théologie morale, des découvertes scientifiques et médicales dans ce domaine. Il soulève trois questions, auxquelles il répond largement. La relation homosexuelle doit-elle être considérée comme désordonnée et coupable ? Il argumente entre autres que l'acte sexuel est aussi l'expression de l'amour que deux personnes éprouvent l'une pour l'autre, même si la conception d'enfants n'est pas possible. Aujourd'hui peut-on bénir des relations non maritales si pour l'Église seul le mariage reste une union légitime ? En évoquant la théorie des genres, il démontre que l'argument de la bipolarité des sexes, selon la création, n'est plus soutenable aujourd'hui. Que signifie bénir une relation homosexuelle ? Pour y répondre, il reprend brièvement le sujet de l'homosexualité dans la Bible. Dans la quatrième partie, il avance des arguments pour légitimer et donner un sens profond à une bénédiction.

Sous le titre « Accepter sa propre identité », Michael Rosenberger, professeur de théologie morale à la Faculté de théologie de l'Université catholique de Linz, s'attelle à une réflexion sur une pastorale pour personnes homosexuelles. En citant la phrase du député Klaus Wowereit :

« Je suis gay et c'est bien ainsi », il invite l'Église et les théologiens à se demander s'ils soutiennent la personne homosexuelle dans « l'acceptation de sa sexualité ». Puis il évoque les recherches et les conclusions des sciences naturelles, fait un détour sur l'homosexualité dans la Bible et analyse la situation des couples homosexuels à travers le monde : des condamnations, des poursuites judiciaires, des possibilités de partenariat jusqu'au mariage. Il constate aussi une différence en Europe entre les pays de l'Est, très fermés, et les pays de l'Ouest plus ouverts. Et de constater que les positions de certaines églises locales reflètent la position de la majorité de la population. Il plaide pour des décisions plus locales, mais demande que chaque communauté chrétienne respecte les décisions des autres sans nécessairement y adhérer.

Le même auteur, dans le chapitre intitulé « Nature – un concept en développement », démontre la pertinence des connaissances en sciences naturelles pour l'évaluation éthique d'un partenariat de couple de même sexe. Il aborde le sujet en cinq étapes. Il rappelle d'abord la compréhension de ce concept dans l'Antiquité et comment saint Paul interprète la notion de nature dans ces argumentations. Il continue en interrogeant les progrès des sciences humaines et naturelles pour affirmer que l'homosexualité est une variante de la nature, et pas une maladie. De là, il cite la position de l'Église et réaffirme, comme ses collègues, que l'Église est restée bloquée en chemin en continuant à condamner l'acte homosexuel. Il termine son intervention par une réflexion en théologie morale sur une bénédiction : dans l'acte sexuel toutes les fonctions de la sexualité ne sont pas rencontrées à chaque fois. Parfois une seule des fonctions est réalisée. Aujourd'hui, il n'est plus acceptable que l'Église exige de la part des êtres humains qu'ils doivent laisser ouvertes toutes les possibilités lors de l'acte sexuel. L'homme doit pouvoir agir en toute liberté et ne pas devoir chercher à réaliser les fonctions de l'acte sexuel.

Stefan Gugerel, gradé supérieur dans l'armée autrichienne, directeur de l'Institut Religion et Paix, de Vienne, évoque la possibilité d'actes de bénédiction en se basant sur l'histoire de la liturgie. Celle-ci est riche et présente une multitude de textes et de célébrations liturgiques. La liturgie n'est pas figée, elle a constamment évolué suivant les époques. Il existe aussi beaucoup de célébrations de bénédictions non sacramentelles dans l'Église, entre autres, l'ordination de diacre, la bénédiction pour l'intronisation d'un abbé, d'une abbesse, d'un évêque. Et chaque bénédiction a sa spécificité et s'adapte selon les circonstances.

L'article de Benedikt Kranemann, professeur de liturgie à la Faculté de théologie catholique de l'Université de Erfurt (Allemagne) a pour titre « Science de la liturgie et son apport pour un nouveau rituel ». Il rappelle que l'Église catholique a une longue pratique des bénédictions pour couples, qu'elles soient sacramentelles ou non : le mariage, la bénédiction pour les fiancés, les célébrations de júbilés, les bénédictions pour la Saint-Valentin, etc. Aujourd'hui il existe déjà, dans d'autres églises chrétiennes discussion approfondie et théologique sur l'homosexualité et les bénédictions. Et de donner quelques exemples des bénédictions pratiquées dans certaines de ces Églises. Pour lui, une bénédiction pour couples de même sexe trouve sa place à côté du mariage traditionnel. « Du point de vue théologique et liturgique, des cérémonies de bénédiction pour couples de même sexe sont possibles et pleines de sens, car ces couples, qui désirent vivre leur relation dans la foi, demandent la bénédiction de Dieu » (p. 154).

Nous retrouvons Ewald Volgger pour une dernière réflexion sur la signification de la forme et du contenu d'une éventuelle bénédiction. Il pose la question du sens et du contenu d'une telle bénédiction. Selon lui, un changement du Catéchisme catholique est absolument nécessaire afin que le couple qui fait la demande pour une bénédiction ne se

trouve pas en défaut par rapport à sa foi. Même si, au premier abord, un mariage chrétien pour tous semble impossible, il faut que l'Église accompagne sur le plan pastoral et théologique les couples qui s'engagent dans une relation responsable. Elle doit légitimer ces unions, et donner ainsi aux personnes leur droit et leur dignité, qu'en tant qu'enfants de Dieu, ils ont le droit de réclamer. Cette bénédiction ne doit pas seulement être un « Segen » (terme allemand pour désigner le signe de croix que le prêtre fait sur les personnes), mais doit être une cérémonie à part entière, par analogie avec d'autres « fêtes sacramentelles » et doit avoir des conséquences juridiques et existentielles. Il pose aussi la question de la terminologie adéquate à trouver. Cette acceptation complète d'une relation homosexuelle permettra aussi une régulation juridique pour tout service et poste dans l'Église pour ces personnes.

La publication se termine par la proposition d'un projet d'une bénédiction pour couple de même sexe.

Pour terminer, citons Michael Rosenberger et Martin M. Lintner : « Si l'Église accepte que les personnes homosexuelles acceptent leur orientation sexuelle, et elle le fait, elle doit aussi dépasser ses ombres (« über ihren Schatten springen ») et soutenir cette acceptation avec tous les moyens dont elle dispose. (...) Et un de ces moyens est la célébration d'une bénédiction pour couples de même sexe » (p. 93).

Jean-Pierre

SILENCE

Qu'il est loin, le temps où le monde était combien plus paisible ! Avec moins de bruit aux alentours... Où la tombée du jour avait les airs d'un accomplissement, où l'on pouvait déposer l'outil, se féliciter d'avoir fini. Retrouver les siens au cours d'une longue soirée d'après le souper. On échangeait des nouvelles toutes récentes entre quelques silences consentis par discrète connivence. Des fois, un vrai sujet surgissait quand le calme l'autorisait, ou alors une sottise ponctuée d'un simple sourire général. Enfin, on ne se parlait plus qu'à demi-mot, avant le dernier aveu de la journée. À l'étage, on se taisait.

Ainsi, le silence et le prochain offraient à chacun la chance de pouvoir revenir à soi-même sans rompre l'harmonie, une communion dans le respect, une affectueuse courtoisie.

On en est bien loin, aujourd'hui. Pour certains, la vesprée susurre déjà la soirée. Là, le cartable sur le coffre. La serviette ? Ouste ! Au bureau. On s'accoutre autrement, à l'aise. Vite, les infos. Bientôt, le resto. C'est entendu ! Le début d'une longue soirée souvent plus bruyante où l'on n'a de cesse de dire, de parler, d'échanger sur l'économie, les actions, les élections, la pandémie, les amis, les autres. On inflige une musique de fond. C'est, dit-on, pour garder sauve la discrétion ! Où que l'on aille, il faut meubler de conversations, de toute façon, dire, se dire, « Eh ! Dis... ».

De proche en proche, on en est venu à trouver le silence saugrenu. Si son vis-à-vis se tait, commensal on est inquiet. Qui disait qu'il préférerait dire de l'anodin plutôt que se retrouver crétin ? Le silence gêne. Il évoque l'hôpital, l'attente au guichet, la rame du métro muet, la salle d'études, ou l'inconnu, l'imprévu, les phobies, le ressentiment, l'animosité, la colère, la haine...

Le silence inquiète alors qu'il devrait rassurer. Alors qu'il est censé atténuer, réduire l'inévitable part positive d'angoisse en soi, nombreux estiment qu'il l'accroît. Mais ne dit-on pas : « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles ! » ? Puisque, quoi qu'on fasse, l'amour jamais ne passe, depuis toujours. À la soudaine impatience, ne convient-il pas d'opposer une sereine assurance ?

En somme, faut-il fuir le silence, le déprécier, le redouter jusqu'à le conjurer à toute heure du jour et de la nuit ? Exacerber tous les sens, vouloir s'exprimer à tout prix ? Ne se priverait-on pas dangereusement de la conscience essentielle d'être libre et soi, tout soi, serein ? On n'a plus tant besoin de boucan, de bavardages mais combien davantage d'un élan de l'amour.

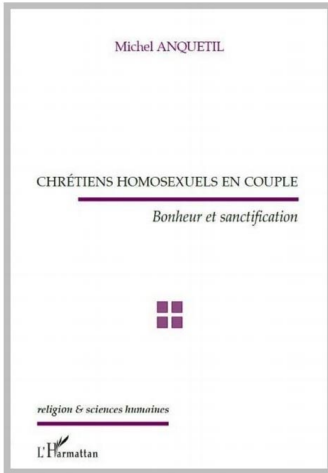
Finalement, si le silence inspire la mort, ne serait-elle pas justement celle que l'on pourrait prévenir au seul désir de celui qu'on aimait, dont on n'a plus de nouvelles. Vive alors la pleine conscience de sa présence à l'intime où rien ne se dit, mais où tout se vit « in petto », à huis clos ?

Si Jésus, en chair et en os, revenait me demander si je l'aimais, je prendrais en ce monde sonore le temps d'un silence où je lui filerais tout vif du tréfonds de mon être : « Tu sais bien, va ! Que je t'aime ! »

(Jean 21,17).

Luc Moës

UNE PUBLICATION RÉCENTE



Chrétiens homosexuels en couple, bonheur et sanctification : c'est le titre du nouveau livre publié par Michel Anquetil en novembre 2020. En voici la description :

« Des couples homosexuels souhaitent s'engager dans la durée, à la recherche d'une croissance humaine et spirituelle. Quels repères leur proposer pour vivre un amour heureux, en fidélité à leur baptême s'ils confessent Jésus-Christ ? Se rencontrer, s'engager, apprendre à s'aimer en vé-

rité, découvrir la joie d'un bonheur intime mais toujours fragile, vivre cette alliance devant Dieu, enfin s'ouvrir ensemble au monde : autant de jalons sur un chemin de sanctification. Cet ouvrage est destiné aux couples homosexuels chrétiens ou qui du moins honorent les valeurs évangéliques, à leurs proches qui veulent mieux les comprendre, à ceux et celles qui les accompagnent spirituellement. Catholique pratiquant, diplômé d'une maîtrise en Théologie, Michel Anquetil a une longue expérience du milieu homosexuel chrétien pour lequel il anime diverses sessions et groupes de partage, notamment entre couples de même sexe. Il est membre de l'association David et Jonathan et ami de la Communion Béthanie. (Éditions L'Harmattan, Novembre 2020, ISBN : 978-2-343-21251-7, 184 pages, 19 €.) »

COTISATIONS 2021

Avec le mois de janvier vient le moment de renouveler votre cotisation en la versant sur notre compte bancaire **IBAN = BE85 0682 1131 2406 ; BIC = GKCCBEBB** avec la mention : « Cotisation 2021 + votre nom ». Vous pourrez constater que les montants n'ont pas changé par rapport à l'année passée.

Il y a quatre types de cotisations :

1. Les membres de l'asbl (effectifs, adhérents ou sympathisants) payent **33 euros** ;
2. Les couples de membres (effectifs, adhérents et sympathisants) vivant sous le même toit payent **45 euros** ;
3. Les membres étudiants ou les membres qui ne bénéficient que de prestations sociales (chômage, aide sociale, pension, etc.) payent **15 euros** ;
4. Les personnes qui ne sont pas membres mais qui désirent être abonnées à La Lettre payent **25 euros**.

La Lettre est envoyée sans enveloppe. Vous pouvez cependant la recevoir sous pli fermé. Dans ce cas, pour couvrir nos frais, veuillez ajouter **13 euros** au montant de votre cotisation en indiquant clairement « Lettre sous pli fermé ».

FONDS DE SOLIDARITE

En cas de difficulté financière pour la participation à une activité, tout membre peut demander confidentiellement l'aide du Fonds de solidarité. Le montant de la participation financière est convenu avec le conseil d'administration ou l'un de ses membres. Pour permettre ce soutien aux membres, le fonds a besoin d'être approvisionné.

Tout don sera le bienvenu et nous vous en remercions déjà. Merci de le verser indépendamment de la cotisation sur notre compte bancaire (**IBAN = BE85068211312406 ; BIC = GKCCBEBB**), avec en communication la mention « **Fonds de solidarité** ».

CONTACT

Vous voulez rencontrer la Communauté du Christ libérateur ? Vous vous posez des questions à propos de notre association ?

Contactez-nous au **0475/91.59.91** ou sur le site de notre association :

<http://www.ccl-be.net>

Dès lors, vous aurez la possibilité de rencontrer une personne de votre région afin de trouver une réponse à vos questions et de partager vos attentes. Une brochure de présentation peut être obtenue sur simple demande.

ACTUALITÉS

Consultez régulièrement les mises à jour de notre agenda sur notre site internet à la page :

<https://ccl-be.net/evenements/>

Il suffit de scanner le code QR ci-contre.



LES DATES À RETENIR

Cet agenda est purement théorique. Les rendez-vous programmés auront effectivement lieu en présentiel dès que les conditions sanitaires le permettront. Dans la mesure du possible seront organisées des réunions en ligne pour lesquelles les invitations vous parviendront par e-mail.

JANVIER

Vendredi	1 ^{er}	19h	Bruxelles	Réunion de prière
Vendredi	15	19h30	Assesse	Réunion d'antenne
Dimanche	17	19h	Bruxelles	Réunion d'antenne (exceptionnellement le 3 ^e dimanche)
Vendredi	29	19h30	Liège	Réunion d'antenne

FÉVRIER

Vendredi	5	19h	Bruxelles	Réunion de prière
Dimanche	14	19h	Bruxelles	Réunion d'antenne
Vendredi	19	19h30	Assesse	Réunion d'antenne
Vendredi	26	19h30	Liège	Réunion d'antenne

MARS

Vendredi	5	19h	Bruxelles	Réunion de prière
Dimanche	14	19h	Bruxelles	Réunion d'antenne
Vendredi	19	19h30	Assesse	Réunion d'antenne
Vendredi	26	19h30	Liège	Réunion d'antenne